

MOURIR A DIGNE : INTERROGATIONS ET APPORTS NOUVEAUX

Le développement des recherches sous et autour de la cathédrale Notre-Dame-du-Bourg à Digne amène à s'interroger sur l'ancienneté de la fonction religieuse et funéraire en cette zone, dépendante de la cité antique comme les fouilles de 1984 l'ont montré¹ et lieu probable de l'implantation de l'église cathédrale primitive². Bien attestée en 1180, avant même la reconstruction médiévale, cette fonction majeure n'empêcha pas le développement de nécropoles successives qui fournissent un bon répertoire des rites d'inhumation en usage dans cette région des V^e-VI^e siècles aux XIV^e-XV^e siècles. On laissera en effet de côté les sépultures, cependant découvertes en très grand nombre (près de 700 cas), de l'époque moderne ainsi que la tombe la plus ancienne retrouvée dans la galerie d'une habitation abandonnée au cours du III^e siècle³. Les églises, et en particulier celle retrouvée en 1991, les lieux d'inhumation et les pratiques funéraires avec leurs conséquences architecturales forment donc comme les trois volets de cette étude nécessairement encore partielle et inachevée, sur le terrain comme en laboratoire⁴.

1. M. BONIFAY, A. DUCLOS, G. LEMAIRE, P. RAYNAUD, R. ZERUBIA, « Digne cité antique. Digne ville médiévale, 3 années de recherches archéologiques », *Les Cahiers du Musée*, Digne-les-Bains, 1986, 16 p. Roger ZERUBIA, « La cité de Digne », dans *Une vie de cathédrale*, Digne-les-Bains, 1990, p. 14-15.

2. Paul-Albert FEVRIER, *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIV^e siècle*, Paris, 1964, p. 76 ; *id.*, « Digne », *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, II, *Provinces ecclésiastiques d'Aix et d'Embrun*, Paris, 1986, p. 73-75 ; *id.*, « La christianisation du pays de Digne », *Une vie de cathédrale*, p. 17-18.

3. Sur ces questions, voir G. DEMIANS d'ARCHIMBAUD « Les niveaux antiques sous la cathédrale » et « La nécropole de XVI^e-XVII^e siècles », *Une vie de cathédrale*, p. 16-17 ; *id.*, « Nécropoles et pratiques funéraires à Notre-Dame-du-Bourg à Digne », *L'église et son environnement*, Aix, 1990, p. 107-109.

4. Effectuées dans des conditions difficiles, les fouilles suspendues à la fin d'octobre 1991 ne purent permettre l'examen total des niveaux profonds de l'édifice découvert au nord de la cathédrale médiévale. Les études de laboratoire sont par ailleurs encore en cours, qu'il s'agisse des recherches sur le matériel ou des essais de datation (Laboratoire de Radiocarbone à Lyon).

La topographie chrétienne : deux églises

Les nécessités de la restauration entreprise par M. Francesco Flavigny, architecte en chef des Monuments Historiques, avaient conduit dès 1983-1984 et surtout en 1987-1988 à la fouille quasi totale de l'ancienne cathédrale et de ses annexes, chapelle Saint-Elzéar au nord-est et clocher au sud⁵. Ceci avait permis de découvrir l'organisation intérieure d'une grande église dont seul le chevet plat s'individualisait cependant nettement, les murs latéraux devant se trouver en retrait sous les parois de la nef actuelle : hypothèse apparemment confirmée par la mise au jour, en 1991, d'un contrefort et d'un mur antérieurs à l'église du XIII^e siècle sous la paroi nord de la quatrième travée de celle-ci (fig. 1). L'édifice, complété par une annexe au nord-est, dut atteindre ainsi d'assez vastes proportions : une quarantaine de mètres de long sur environ 11 m de large à l'intérieur – le chevet lui-même ayant une largeur interne de 8,20 m. Comparable ainsi à l'ancienne cathédrale d'Aix⁶, il dépassait nettement en longueur les structures connues aujourd'hui des cathédrales de Riez⁷, de Cimiez⁸, de Fréjus⁹ ou du monument inscrit sous la chapelle du Saint-Esprit à Antibes, possible partie d'un groupe épiscopal¹⁰. À ces dimensions s'ajoutaient un décor soigné et des traces d'aménagement liturgique, peut-être une *solea* donnant accès au *presbyterium*, lui-même pavé de mosaïques polychromes. Ces dernières ne sauraient être datées trop tôt. Leur schéma géométrique s'associe à des motifs végétaux traités assez maladroitement, en contraste avec les éléments de bordure (entrelacs, damiers) et les décors en arc-en-ciel utilisés pour le remplissage des grands médaillons, sans doute répétitifs, qui scandaient l'ensemble. Tout ceci renvoie donc non vers le début de la christianisation, mais vers la fin du V^e ou le tournant du VI^e siècle : époque qui s'accorde avec les données stratigraphiques obtenues en particulier dans les niveaux environnant le bâtiment. Contrairement à l'intérieur de l'église et de son annexe où n'existait alors aucune tombe, ceux-ci ne tardèrent pas à être perforés par des inhumations sous tuiles, en particulier à l'arrière du chevet, à l'est (une tombe également au sud sous la salle basse inscrite sous le

5. G. DEMIANS D'ARCHIMBAUD, « Les fouilles récentes de la cathédrale Notre-Dame-du-Bourg à Digne (Alpes de Haute-Provence) », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France (B.S.N.A.F.)*, 1989, p. 211-231 ; *id.* dans *Une vie de cathédrale*, 1990, p. 16-35, 40-44, 53 ; *id.* et Francesco FLAVIGNY, *Digne. Travaux de restauration*, Aix, 1991.

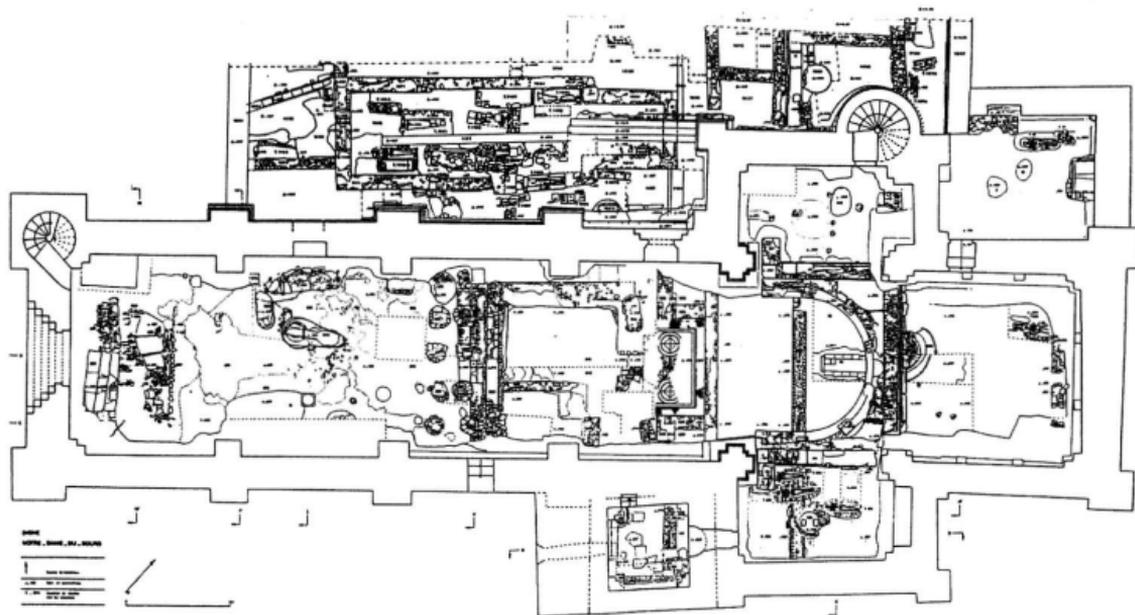
6. Jean GUYON, Rollins GUILD Lucien RIVET, Muriel VECCHIONE, « Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence. La cathédrale et le baptistère », *Congrès archéologique de France. Le pays d'Aix*, 1985, Paris, 1988, p. 17-64.

7. Guy BARRUOL, « Un centre administratif et religieux des Alpes du sud : Riez », *Archeologia*, 1968, n° 21, p. 25-26.

8. Fernand BENOIT, *Les fouilles de Cemenelum, I, Cimiez, La ville antique*, Paris, 1977.

9. Paul-Albert FEVRIER, Michel FIXOT, Lucien RIVET, *Au cœur d'une ville épiscopale, Fréjus*, Fréjus 1988.

10. Marc GAUTHIER, « Informations archéologiques », *Gallia*, 43, 1985, p. 527.



1. Plan d'ensemble des deux églises dans leur état le plus ancien
(dessin V. Rinalducci et M. Rodot).

clocher). C'était rejoindre une pratique amorcée sans doute antérieurement, comme le suggèrent les fouilles effectuées en 1991 au nord de la cathédrale.

Les nécessités de la restauration et de la mise hors d'eau de l'édifice conduisent en effet à l'ouverture d'un nouveau chantier, cette fois sur le flanc nord de la nef et du transept, dans des zones restées jusqu'alors inexploitées hormis un sondage effectué en 1946 par MM. Jean Irigoien et André Delmas à l'emplacement de l'ancienne chapelle Saint-Raynaud implantée vers 1315 dans l'angle du transept et de la nef¹¹. Ces fouilles d'abord étroites étaient limitées près de la nef par la présence d'un mur de soutènement construit vers 1900 autour d'un drain ; elles furent élargies après la découverte dans cet espace de la moitié sud d'une petite église dont l'abside se trouvait prise sous les fondations de la chapelle du XIV^e siècle, bâtie elle-même dans le prolongement d'un mur antérieur de direction est-ouest. L'édifice put donc être fouillé en grande partie, sauf l'abside, mais en deux temps successifs et après la mise en place d'une couverture de protection sur les vestiges méridionaux. Il en fut de même de son environnement ouest et est – cette dernière zone étant bientôt occupée par le quartier canonial tandis que la première, à l'ouest, put correspondre à une annexe du bâtiment religieux (fig. 2-3).

Celui-ci, construit en partie sur des fondations antérieures, est de tracé irrégulier et de très petites dimensions : 15 m de long sur 4 m de large, à l'intérieur – le chevet lui-même, à fond plat, comptant moins de 2,50 m de large pour une profondeur de 4 m. De telles proportions empêchent d'y voir l'un des éléments majeurs d'un possible groupe épiscopal, comme pourrait le suggérer sa juxtaposition au grand édifice déjà étudié, bâti suivant le même axe. L'on sait, en outre, comme le démontre ailleurs M. Fixot¹², combien cette image reste trompeuse ou mal assurée en Provence où d'autres compositions, axiales en particulier, purent être alors privilégiées. Mais, jointes à d'autres indices, elles peuvent en revanche conduire à l'hypothèse d'un lieu de culte primitif dont le plan et l'orientation purent servir de modèle à la grande église qui en tripla presque le volume, accentuant en outre spécifiquement la dilatation du chevet sensiblement élargi. Si cette hypothèse est exacte, elle donne un particulier intérêt à la création de ce petit bâtiment dont la fonction funéraire devint très vite évidente mais dont la durée put être relativement brève, peut-être limitée même par la création du grand monument proche.

La première église : structure, chronologie et fonction

L'étude détaillée du petit édifice et des stratigraphies environnantes montre à la fois le caractère hâtif, voire sommaire, de la construction et sa précocité relative.

11. A.D. Alpes de Haute-Provence, 1 J 82 ; André DELMAS, rapport de fouilles, janvier 1947 (inédit) ; F. BENOIT, « Informations », *Gallia* I, 1948, p. 215-216.

12. Michel FIXOT, « L'architecture carolingienne en Provence », *Mélanges en l'honneur de C. Heitz*, Actes du Colloque de Nanterre, 1991, à paraître.



2. La partie nord de l'église en cours de fouille (parties sud et est protégées et mur de soutènement détruit). A droite, le mur de la chapelle Saint-Raynaud masque en partie le chevet (cl. LAMM).



3. La partie sud de l'église (murs de soutènement tardifs encore en place, au-dessus des structures médiévales (cl. LAMM, V. Rinalducci).

Le bâtiment fut implanté sur des terrains occupés par des constructions antiques, des I-III^e siècles, dont il réutilisa certains éléments. Les réseaux de murs mis au jour dont certains, de direction nord-sud, prolongent des structures déjà repérées sous la grande église et son environnement suggèrent l'établissement d'habitations entourées d'annexes, d'un portique à l'est (stylobate) et sans doute de thermes à en juger d'après la fréquence et le nombre des *tubuli* retrouvés dans les niveaux d'abandon. Un drain (direction NE-SO) découvert à l'ouest se rattachait aussi à ces périodes anciennes : annulé au plus tard au IV^e siècle d'après son remplissage, il fut coupé par l'implantation d'une construction de 5,50 m de côté avec porte axiale, conservée sur 4,5 m de long sans retour apparent.

Cette bâtisse soignée, aux murs couverts d'enduit intérieurement et au sol de béton de tuileau, fut réutilisée lors de la construction de l'église. Le mur de la nef, particulièrement mince au nord (0,55 m à peine), se rattache ainsi assez maladroitement au mur plus épais (0,75 en moyenne) du bâtiment occidental tandis qu'au sud, l'arrêt de cette construction correspondait peut-être à l'aménagement d'un passage (?). L'espace de près de 3 m de large est bien délimité latéralement par deux petits massifs muraux parementés et en saillie au sud ; le plus oriental de ces massifs prenait appui contre un mur antique nord-sud observable partiellement sous et de part et d'autre de l'église. Très vite cependant, cet espace fut occupé par des sépultures, elles-mêmes fossilisées par une maçonnerie légère qui reprend le tracé du mur de la nef. Plus à l'est, ce dernier fut arasé lors de l'établissement d'une tombe monumentale à sa surface. Les parties conservées permettent cependant d'en restituer le tracé et d'étudier l'épaulement bien marqué (0,65 m de profondeur) qu'il forme avec le mur du chevet. Point d'autant plus utile que, au nord, cet épaulement fut modifié en surface par l'insertion tardive d'une tombe à coffrage de pierres ; la tombe bâtie sur une sépulture antérieure se prolongeait vers l'est par un coffre de réduction qui prit appui sur l'épaulement fortement remanié en surface à cet effet. La maçonnerie du chevet apparut ici à la profondeur moyenne -3,20 m fut, quant à elle, traitée avec relativement plus de soin. Les murs, épais de 0,65 m à 0,70 m en moyenne, sont formés de moellons de petit volume (7 à 8 cm d'épaisseur) liés par un mortier de chaux blanc dur ; les angles sont soulignés par des blocs parementés de plus grand appareil qui se retrouvent également dans les épaulements parfaitement liés au chevet. Malgré ceci, l'irrégularité de cette maçonnerie frappe même dans les parties les mieux conservées en élévation comme au nord : elle forme ainsi un réel contraste avec l'appareil soigné du chevet de la grande église construite plus au sud.

Les fondations de la petite église semblent avoir été faites à partir de la profondeur -4,35 m en moyenne : profondes de 1 m, elles étaient soulignées par les débordements de mortier qui remplissaient les tranchées étroites entaillant les structures et les niveaux antiques pré-existants, datés par du matériel postérieur au milieu du II^e siècle. En revanche, les couches nettement associées à l'église en élévation (fosse 1225 ; couches 1207A, 1207) contenaient des céramiques à pâte grise engobées (DSP) et, dans le niveau supérieur 1205 qui se prolonge déjà

sur la surface du mur arasé, un fond de verre à chrisme datable de la seconde moitié du V^e ou du premier quart du VI^e siècle¹³. La superposition de ces niveaux aux surfaces régulières laisse penser à des aménagements intentionnels et à un exhaussement progressif des sols extérieurs, faits d'ailleurs avec l'apport de matériaux de démolition (cf. les 58 fragments de plaques de marbre inclus dans ces couches) : ceci put être réalisé en un temps relativement bref, la même remarque valant pour l'évolution de l'annexe ouest.

L'environnement occidental de l'église n'est que partiellement reconnu, la fouille étant limitée par un mur nord-sud de 1 m d'épaisseur, qui prenait appui contre le premier contrefort de la nef et lui était donc postérieur (fig. 4). Cette puissante maçonnerie fut élevée sur des structures antérieures de diverses époques, dont le drain ; certaines sont nettement associées à la partie occidentale de la petite église. Ainsi en était-il d'un mur de direction est-ouest, dont le chevet semble avoir repris l'alignement. Bâti avec soin, il comportait une porte au seuil saillant sous son obturation tardive ; à ce mur correspondait un sol de mortier blanc, en pendage du nord au sud, qui se prolongeait au-dessus d'une tombe sous tuile implantée contre le mur ouest de l'église. Cet aménagement fermait ainsi un espace sans doute important, dont la fonction exacte reste cependant incertaine. Tout au plus peut-on noter que, d'une part, une maçonnerie légère bâtie au-dessus du drain, contre l'angle nord-ouest de l'église, put le délimiter au nord ; d'autre part que, après l'obturation de ses accès, cette zone fut creusée profondément en son centre puis comblée par des amas de destruction et des dépotoirs : de nombreuses plaques d'enduits peints à décor jaune, rouge et bleu turquoise sur fond blanc s'amassent alors dans la partie est de la salle et des traces d'incendie apparaissent à l'extérieur, au sud. C'est sur ces remblais que fut édifié un second mur, cette fois de direction NO-SE, qui venait buter contre la paroi occidentale de l'église, au nord de l'ancienne porte axiale. Mais déjà une tombe à coffrage de pierre avait été mise en place au sud-ouest : prélude à des inhumations qui ne devaient pas cesser de se multiplier, ici comme dans la petite église voisine et sur son flanc sud. Certaines semblent appartenir à la période de création de l'église. D'autres en revanche lui sont nettement postérieures et s'associent à des transformations importantes de l'édifice bien-tôt totalement annulé et ennoyé sous les sépultures.

13. A. DASNOY, « Coupes en verre ornées de symboles chrétiens », *Annales de la Société Archéologique de Namur*, XLVII, 1956, p. 360-373 et 19 fig. Patrick PERIN, « Typologie et chronologie des verrières provenant des sépultures mérovingiennes de la région ardennaise (V^e-VIII^e siècles), IX^e Congrès international du verre, Versailles 1971, Paris 1972, p. 11-50, en part p. 32-36 (dernier quart du V^e siècle). Nombreuses découvertes en Provence, en cours de publication. Voir en dernier lieu J.-P. PELLETIER, Luc POUSSÉL, J. et Y. RIGOI, L. VALLAURI et D. FOY, avec les contributions de F. AUDOIN et F. BRIEN-POITEVIN, « Poterie, métallurgie et verrerie au début du VI^e siècle à Gardanne (B.-du-R.), Documents d'Archéologie Méridionale, 14, 1991, p. 277-350. Danièle FOY, « Les coupelles à décor moule chrétien : une production méridionale ? », *Annales du XI^e Congrès de l'Association internationale pour l'histoire du verre, Vienne 1991* (à paraître).



4. L'intérieur de l'église, le mur de refend médian et l'annexe ouest en cours de fouille, avec une base de colonne renversée au-dessus de la couverture du drain (cl. LAMM).

Les tombes et l'évolution de l'église

a) L'organisation primitive

Les tombes les plus anciennes semblent avoir été mises en place très tôt, peut-être dès l'achèvement de l'édifice qui prit ainsi une fonction funéraire bien marquée, en contraste absolu avec la grande église voisine. Il est particulièrement regrettable que l'abside n'ait pu encore être fouillée à ce niveau ; une ou même plusieurs tombes ont pu exister à cet emplacement privilégié, à en juger d'après la structure des maçonneries dégagées en surface sous les remblais de destruction (parmi lesquels fut retrouvé un fragment d'autel sculpté en marbre rose). La multiplication des sépultures dans la nef et au sud de celle-ci est en revanche très évidente. Une certaine organisation semble avoir existé à l'origine, bientôt détruite cependant par l'envahissement des sépultures.

Les tombes les plus soignées furent implantées dans l'église même, le long des murs nord et sud, en laissant subsister un passage axial. Il s'agissait alors soit d'un sarcophage, le seul découvert en place à Digne (cuve sans décor, en deux parties scellées par des joints de plomb), soit de tombes sous tuiles traitées avec soin. La tombe elle-même se trouvait en effet prise dans un coffrage de maçonnerie recouvert latéralement et/ou en surface d'un enduit de tuileau (trois cas au sud) ou d'une couche de mortier rose (deux cas au nord) – le même enduit se retrouvant contre la face interne du mur nord de l'abside, à une cote un peu plus haute qui peut indiquer l'exhaussement du sol à cet emplacement. Inconnus jusqu' alors à Digne et rarement signalés en Provence, de tels aménagements sont proches de ceux observés dans la basilique funéraire récemment découverte à Viviers et datée du VI^e siècle¹⁴.

Très vite cependant, d'autres sépultures furent mises en place dans les endroits disponibles. Dans l'axe de l'église, du côté nord, les sols de béton de tuileau (à l'ouest) ou de terre battue furent ainsi perforés par des tombes recouvertes de lauzes de pierre ou à coffrage complet ou partiel de tuiles associées parfois à des plaques de marbre anépigraphiques. Il est possible qu'une autre sépulture ait été implantée en position centrale dans la zone de raccordement entre les murs est et ouest de la nef : l'importance d'une inhumation postérieure (St. 1298) empêcha de vérifier cette hypothèse rendue probable par la superposition des caveaux observable latéralement et la structure exceptionnelle de l'aménagement du fond de la tombe, incluant des remplois antiques.

A l'extérieur de l'édifice et dans le passage sud, d'autres tombes sous tuiles apparurent également : quatre au sud, une à l'ouest, peut-être une à

14. Joëlle DUPRAZ, « Une basilique funéraire suburbaine », *Viviers cité épiscopale*, Lyon, 1988, p. 23-30. En Provence même, une tombe sous tuiles prise dans un coffrage maçonné fut découverte dans les fouilles de Pélissanne, cf. Michel FIXOT et Jean PROUST, « Un site du haut Moyen Age provençal : Saint-Laurent de Pélissanne », *Archéologie Médiévale*, I, 1971, p. 189-239, en part. p. 22 et fig. 15.

l'est détruite par la fouille de 1946. Aucune en revanche au nord du chevet et de la nef, où semble avoir existé un espace préservé. C'était amorcer un mouvement qui devait se poursuivre, avec alors de nombreuses superpositions, à l'est de la grande église après la construction de celle-ci. Et ceci sur une longue période puisque si les tombes les plus anciennes peuvent ici remonter au VI^e siècle¹⁵, l'une de ces inhumations (la plus tardive stratigraphiquement) fut datée avec environ 95% de certitude de l'époque carolingienne par des analyses au radiocarbone¹⁶ – une chronologie similaire pouvant être appliquée aux sépultures à coffre mixte découvertes en élévation, associées à des tombes à coffrage maçonné attribuables à la même période d'après la stratigraphie comme par les analyses¹⁷.

b) Les tombes maçonnées et la destruction de l'église

Bientôt cependant semble-t-il, cette organisation devait se défaire et l'église elle-même être annulée, peut-être d'abord dans sa moitié sud puis en totalité (fig. 5). La construction de la grande église toute proche put être un facteur déterminant. Il fut renforcé bientôt par l'établissement d'un mur de refend médian qui délimitait comme une galerie le long de la face nord du grand édifice tout en laissant subsister un passage à l'extrémité occidentale de la petite église alors isolée de son ancienne annexe déjà détruite. Dans la partie nord, cet aménagement facilita le dépôt d'une épaisse couche de mortier blanc décomposé qui protégea les vestiges les plus anciens à l'intérieur comme à l'extérieur de la nef. Une véritable rupture se créait ainsi entre les temps anciens et nouveaux qui allaient conduire à la destruction de l'édifice.

Du côté sud, l'établissement d'une tombe monumentale à très gros coffrage de pierres taillées (monolithes sur trois côtés, en deux parties au nord, sous couvercle monolithe) sur le mur de la nef à l'est montre déjà l'annulation de celui-ci (squelette en cours de datation). A l'intérieur de la nef, l'insertion d'une sépulture à coffrage de pierre anthropomorphe entre le mur de refend et le sarcophage entraîna semble-t-il la violation de ce dernier (réduction en place à l'ouest). Il en fut de même plus à l'est, avec l'implantation d'une tombe de même type entre le mur médian et l'une des tombes sous tuiles dont la couverture maçonnée et enduite se trouva en partie détruite. Après un remblaiement sommaire, le dépôt d'un second niveau de tombes accéléra le processus. Toujours sans mobilier, ces tombes anthropomorphes, auxquelles s'associait un petit sarcophage d'enfant avec couvercle en bâtière taillé dans des blocs de tuf, se multiplièrent dans ou au sud de cette zone – une de ces tombes étant placée sur le mur occidental

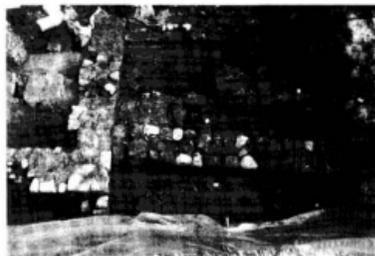
15. Datation « archéologique » confirmée semble-t-il par une analyse au radiocarbone (Tombe 235 : entre 409 et 637 ap. J.-C. avec probabilité vers le milieu ou la seconde moitié du VI^e siècle). Cf. J. EVIN, Laboratoire de Radiocarbone, Lyon, analyse Ly-5347.

16. Tombe 230 : entre 830 et 1014 ap. J.-C., avec probabilité entre 900 et 1000. Cf. J. EVIN, Laboratoire de Radiocarbone, Lyon, analyse Ly-5346.

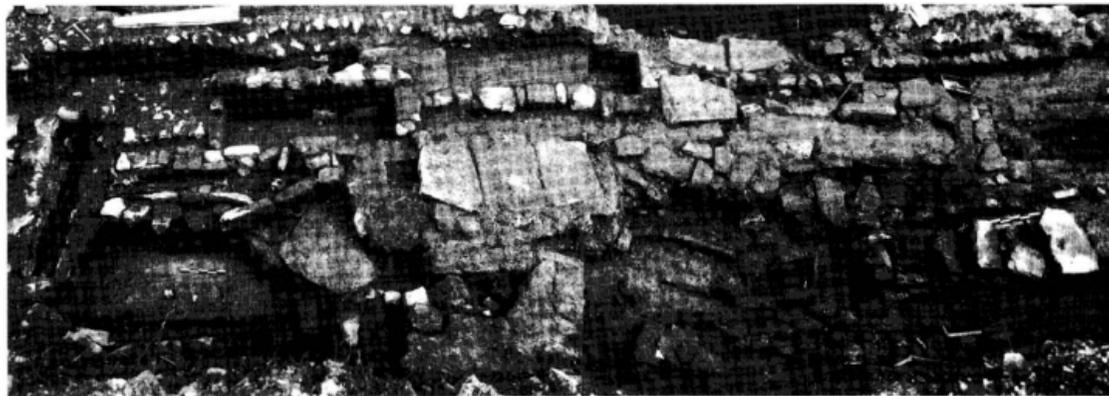
17. Sur ces questions, voir G. DEMIANS D'ARCHIMBAUD, B.S.N.A.F. 1989, p. 220.



5. Les tombes sous massif de pierre dans la nef (St. 1297 ouverte ; St. 1298 fermée) (cl. LAMM).



6. Les tombes maçonnées dans l'annexe ouest, de part et d'autre du mur NO-SE (cl. LAMM).



7. Tombes maçonnées, tombes sous lauses et premiers caveaux au-dessus de la moitié nord de la nef (visible en bas à gauche) (cl. LAMM).

de l'église désormais annulé au moins partiellement, comme l'annexe elle-même.

Dans celle-ci, remodelée par l'établissement d'un mur NO-SE, trois grandes tombes à coffrage de pierres maçonnées avaient pris place (fig. 6). Leur structure externe ou interne, avec net retrécissement céphalique, les rend très proches de celles retrouvées à l'est et au sud de la grande église où les datations s'échelonnaient entre le VIII^e et le X^e siècle d'après les analyses et le matériel environnant¹⁸. Une chronologie similaire fut, on le sait, attribuée à des tombes de faciès proches découvertes à l'arrière du chevet carolingien de Ganagobie, d'après les fouilleurs¹⁹.

La moitié nord de l'église connut une évolution spécifique, avec l'établissement successif, contre le mur médian, de deux tombes prises dans des maçonnerie considérables, de près de 1 m de hauteur, vite entourés par des sépultures postérieures. Le plus important et sans doute le premier de ces massifs, à l'ouest, fut peut-être bâti sur une tombe plus ancienne (fig. 5 et 8). Il engloba en tout cas et masqua une sépulture conçue de façon exceptionnelle – son couvercle de pierres de taille posées en bâtière, sous un alignement d'*imbrices*, reprenant la structure des tombes sous tuiles de même profil (squelette en cours de datation). Le second massif, moins soigné d'apparence et surtout remanié par l'établissement de tombes plus tardives à sa surface, protégeait une sépulture fermée d'un double couvercle – cas unique ici – de grandes lauzes de pierre, suivant une pratique qui allait se généraliser sur ce site. Ces tombes dont la surface devait être bien apparente furent vite entourées par d'autres sépultures, certaines creusées dans les sols environnants, d'autres établies à un niveau supérieur comme l'exigeait leur structure bâtie envahissante.

Ce rapide exhaussement du terrain s'accompagna d'une désorganisation très évidente de l'espace et de l'annulation progressive des murs de l'église. Comme au sud, plusieurs tombes ne tardèrent pas à empiéter sur, voire à s'incruster dans les maçonneries pré-existantes avant de les recouvrir totalement. L'évolution allait s'accélérer avec l'apparition des inhumations à simple coffrage de lauzes, sans mortier, dont la multiplication ouvrait une nouvelle période.

18. Tombe 285, entre 695 et 917 ap. J.-C. (analyse Ly-4881) ; tombe 260, entre 728 et 999 ap. J.-C. (analyse Ly-4880) ; tombe 221, entre 890 et 1013 ap. J.-C. (analyse Ly-4879). L'on peut y ajouter une tombe à coffre de bois, postérieure à la tombe 260, dont la datation « entre 897 et 1086 » (analyse Ly-5349) recouvre la période définie par le matériel inclus dans la fosse, avec en particulier un pichet de « Forum Ware », céramique du Latium attribuable d'après son faciès à la fin du IX^e ou au X^e siècle.

19. Michel FIXOT et Jean-Pierre PELLETIER, « Nouvelles recherches au prieuré de Ganagobie : données archéologiques sur la fonction funéraire », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 15, 1979 (Paris 1982), p. 7-32 ; *id.*, « Le prieuré de Ganagobie », *L'église et son environnement*, Aix, 1990, p. 107-109.



A



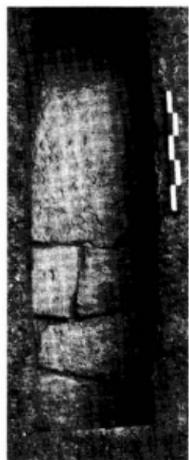
B



D



C



E

8. A B C D E. La tombe St. 1298 aux différents stades de la fouille (cl. LAMM).

c) *L'envahissement*

L'apparition de ce nouveau type de sépulture, souvent avec dépôt funéraire, conduisit en effet à un développement quasi anarchique de la nécropole dont émergeaient seules les parties hautes du mur de refend axial, bientôt complété à l'ouest par des maçonneries secondaires dont une incluait un fut de colonne en remploi (fig. 7). Aucune limite ne devenait plus discernable au nord, les tombes se pressant et se poursuivant jusque sous la coupe et probablement assez loin dans cette zone, jusqu'au contact peut-être du substrat en fort pendage vers le sud. À l'est en revanche, les tombes de cette période restaient plus rares, sur un seul niveau semble-t-il, autour de -3 m : le phénomène est cependant à nuancer car la multiplication postérieure des grands caveaux de pierre, profonds parfois de plus de 2 m, put entraîner la disparition de certaines tombes, ici comme dans la zone sud où certains caveaux prirent appui sur ou englobèrent dans leurs fondations les restes plus ou moins mutilés de ces sépultures. L'on notera cependant qu'une nette limite fut apportée à l'est au développement de cette zone cimétériale par la création d'un puissant mur nord-sud, bâti peut-être à l'époque carolingienne dans l'axe de l'annexe nord de la grande église (transept actuel). Aucune sépulture médiévale n'empiéta sur l'espace ainsi délimité, où se multiplièrent au contraire des installations économiques ou d'habitation dépendant peut-être de l'organisation canoniale.

Partout ailleurs, l'enchevêtrement des inhumations atteignit à une complication extrême qui n'est pas sans rappeler celle observée à l'est et au sud du chevet de la grande église, pour la même période. Mais le phénomène est aussi ici, en particulier au nord, par les superpositions et imbrications effectuées sur plusieurs niveaux, en raison aussi de la longue durée de ce cimetière où les inhumations ne cessèrent pas jusqu'à la fin du Moyen Âge – l'apparition des premiers caveaux-ossuaires de pierre marquant cependant ici un tournant décisif. Les premiers restèrent cependant de dimensions modestes et leur matériel inclut encore de nombreux pégaus, analogues à ceux retrouvés dans les tombes individuelles qui les entouraient (fig. 9).

L'abondance des dépôts funéraires atteint en effet ici des proportions remarquables, déjà notées lors des fouilles de 1946²⁰. Placés à l'intérieur des tombes ou accolés au coffrage, près de la tête souvent, pégaus de terre cuite contenant souvent des charbons et probablement de l'encens, comme à Manosque²¹, et lampes ou calices de verre sont multipliés parfois par deux ou trois dans la même tombe... Plus de cent pichets de terre et une vingtaine de verres furent ainsi découverts, dont beaucoup intacts. Outre leur intérêt intrinsèque, ils fournissent une

20. Vingt-six pégaus et de nombreux verres furent alors découverts, d'après le rapport de fouille.

21. Fouilles à l'extérieur de Notre-Dame de Romigier, cf. Jacques BUISSON-CATIL et Michel GRENET « Manosque, Notre-Dame de Romigier, nécropole médiévale », *Notes d'information et de liaison*, 5, 1988 (Marseille 1989), p. 21-23.



A



B



C

9. A B C. Les dépôts funéraires : verres ou pégau (cl. LAMM).

documentation exceptionnelle sur les pratiques en usage dans ces régions duranciennes ou pré-alpines entre les XI^e-XIII^e siècles et complètent très utilement les observations réalisées en 1987-1988 à l'intérieur même de l'église médiévale, dans les zones tranchées par les fondations de celle-ci et donc mieux datables encore²².

d) *Le temps des caveaux*

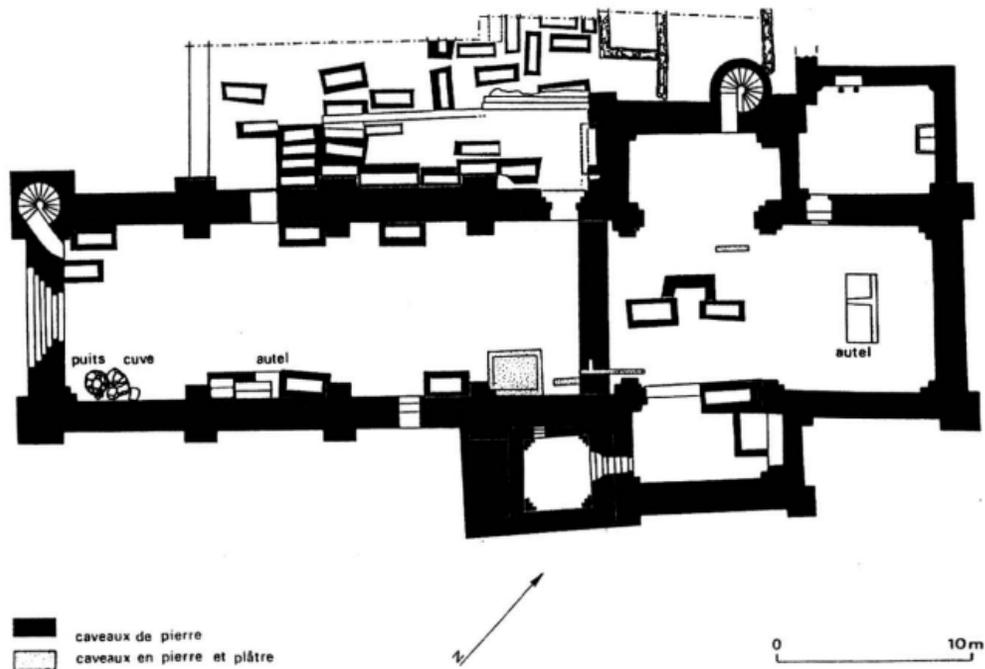
Ultime étape de ces pratiques funéraires médiévales, la multiplication des caveaux de pierre aptes à recevoir des inhumations individuelles mais successives – le cercueil étant placé sur des barres transversales ancrées dans les parois longitudinales du caveau – est un fait remarquable, dès la seconde moitié du XIII^e siècle mais surtout au XIV^e siècle et dans les décennies suivantes. C'était rejoindre la pratique déjà relevée à l'intérieur de la nouvelle cathédrale, où le plus ancien caveau de pierre semble bien celui, épiscopal, installé de façon privilégiée au cœur même de l'abside primitive. Mais si, à l'intérieur même du nouvel édifice, onze caveaux au total purent être installés (complétés il est vrai par des structures plus légères en pierre et plâtre pillées au XVI^e siècle), c'est une trentaine de caveaux au moins qui fut établie à l'extérieur de l'édifice²³ (fig. 10). Leur implantation conduisait à une remise en ordre des inhumations, au dépens bien souvent de plusieurs d'entre elles. Mais elle signifiait aussi un sensible exhaussement des sols, apparent aussi bien autour de la nouvelle église qu'au revers de la chapelle Sainte-Anne (devenue bientôt Saint-Raynaud, en prenant le nom de son fondateur l'évêque Raynaud de Porcellet qui s'y fit enterrer) bâtie vers 1315 à l'angle de la nef et du transept²⁴. Le phénomène est d'autant plus visible que, au revers, le mur de la chapelle n'est parementé que jusqu'à la profondeur de -1 m, ceci correspondant grossièrement à la surface des multiples caveaux qui s'organisèrent dans cette zone.

De véritables lotissements de caveaux apparurent en effet en certains points. Contre les murs de la nouvelle église, d'abord, avec l'établissement de caveaux monumentaux dans leur structure comme dans leur couverture faite de grandes et épaisses dalles de pierres parfois ornées d'une croix. Près de la seconde travée de la nef ensuite, à l'est de la porte de communication percée dans le mur de la nef : neuf caveaux, dont sept formant bloc, dans l'un desquels fut retrouvé un amas de plus de 150 écuelles et bols du XVI^e siècle... Au nord et à

22. La similitude du matériel reste en effet très grande, malgré l'enrichissement exceptionnel des données qui permet de prolonger l'existence de certains types d'objets (lamps de verre en particulier) au cours du XIII^e siècle cf. G. DEMIANS D'ARCHIMBAUD « Nécropoles et inhumations extérieures de l'Antiquité tardive au XII^e siècle », *Une vie de cathédrale*, 1990, p. 30-31.

23. Plusieurs autres furent détruits en 1946, les relevés faits alors restant cependant trop sommaires pour qu'il soit possible de les délimiter exactement.

24. Jacques THIRION, *Alpes romanes*, La-Pierre-qui-Vire 1980, p. 291-321, en part. p. 292 et 318.



10. Le temps des caveaux (dessin V. Rinalducci et M. Rodot).

l'ouest de Saint-Raynaud enfin, où onze caveaux orientés ou tournés vers le sud se juxtaposent ou s'imbriquent les uns dans les autres – tout se passant comme si l'espace devait être utilisé au maximum, en ce terrain à la limite de la zone funéraire. De telles concentrations ne sont pas sans rappeler celles observées dans l'église des Dominicains à Arles, dans la chapelle Saint-Vincent aux Baux, ou à l'intérieur même de la cathédrale gothique d'Aix. Mais leur intérêt vient ici de leur chronologie relativement précoce confirmée encore par le matériel à pâte grise inclus dans leurs niveaux profonds et par les épisodes de destruction qui entraînent l'annulation de certains d'entre eux au XVI^e siècle.

*

* *

Ainsi se clôturait, pour un temps au moins, le lent développement de cette nécropole devenue peu à peu paroissiale et qui n'avait cessé d'être pour les habitants de la ville et du bourg un lieu d'inhumation privilégié, malgré l'attraction exercée alors par les églises des Ordres Mendicants. Le développement même de ce cimetière contredisait cependant, ou du moins transformait profondément, dès le XI^e siècle ou peut-être même dès l'époque carolingienne, le schéma apparu à l'origine avec la création d'un lieu de culte spécifique aux fonctions funéraires vite très affirmées.

Sans doute ne pourra-t-on, tant que la fouille de la nef et surtout du chevet ne sera pas achevée, savoir si celles-ci furent à l'origine même de cette implantation ou résultent d'une évolution postérieure. Il sera de même difficile d'en proposer une chronologie plus précise, l'attribution au milieu, voire au début du V^e siècle restant cependant très probable au vu des divers indices déjà rassemblés. Une telle datation lui confère une ancienneté relative par rapport à la grande église voisine – peut-être la cathédrale de l'évêque Pentadius, au tournant du VI^e siècle – rien n'empêchant cependant que ces deux édifices, de plans semblables mais de structures et de dimensions très différentes, aient fonctionné de manière simultanée au moins dans une première période sans doute brève. La disproportion bien apparente des deux monuments jointe à l'apparition progressive de tombes autour de la seconde église purent faciliter un abandon concrétisé bientôt par la désorganisation partielle puis totale du premier lieu de culte.

Que celui-ci ait pu susciter précocement une telle concentration de sépultures reste cependant surprenant en ce lieu. Sans doute y fallut-il de solides raisons, et peut-être l'existence de tombes vénérées. L'on ne saurait ici manquer d'évoquer la tradition attestée à l'époque carolingienne, dans la *Vita Marcellini*, du culte rendu à Vincentius et Dominus, les compagnons de Marcellin (le premier évêque d'Embrun) qui auraient reçu en charge la cité de Digne : « jusque de nos jours, sur les sépultures vénérables, et les démons sont chassés et les infirmes sont guéris »²⁵. Paul-Albert Février pensait pouvoir

25. *Vita S. Marcellini*, (BHL 5227), AA SS, II, 6, p. 749. Même mention dans le *Martyrologe d'Adon*, éd. J. Dubois, Paris, 1985, p. 129.

attribuer cette phrase, reprise dans le martyrologe d'Adon, à l'église Saint-Vincent, sur la colline au-dessus de Notre-Dame du Bourg²⁶ : sanctuaire encore non fouillé mais d'appareil ancien sous son revêtement roman et moderne²⁷. Ne peut-on retrouver aussi les traces d'une vénération similaire dans la petite chapelle étudiée ici, peut-être l'un des tous premiers lieux de culte créé à Digne ?

G. DEMIANS d'ARCHIMBAUD

26. Paul-Albert FEVRIER, « Digne », *Topographie...*, p. 74 ; *id.* « La christianisation du pays de Digne », *Une vie de cathédrale*, 1990, p. 18.

27. Cf. les études en cours effectuées par Roger ZERUBIA, rapport de fouille (inédit).